

de Jean MANACH dans le cheminée.

Une demi-heure plus tard, la perquisition ou plutôt le pillage en règle de la ferme est terminé. La maison de Monsieur FAILLURES est également visitée. Les soldats se sont rassemblés dans la cour, ordre est donné aux jeunes gens de se rhabiller un par un. A certains, parmi lesquels Georges AUFFRET il est interdit de se chausser. De plus, ce dernier se voit coiffé d'un vieux képi de Lieutenant, visière en arrière, dans le but d'amuser les soldats. A ce moment des bottes de foin sont entassées dans la maison "Regardez" dit le sous-officier allemand, et il lance une grenade incendiaire par la fenêtre. Les flammes montent, la maison brûle, le feu est allumé aux quatre coins du village, qui sera entièrement consumé. Avec un cynisme déconcertant, l'allemand invite ses victimes "à admirer le beau spectacle".

Les jeunes gens sont ensuite liés deux par deux, les mains derrière le dos, une corde commune passant sous leurs bras les relie tous. Tout le monde y compris la famille MEVEL est entassée dans une charrette : ils y sont exactement vingt personnes. Le patron de la ferme voisine conduit à pied l'attelage qui s'ébranle, escorté par la troupe en armes.

La route est encaissée. A chaque cahot les jeunes gens sont secoués les cordes leur rentrent dans les poignets, mais aucun d'eux ne se plaint. Le premier kilomètre est franchi. Arrêt au bas de la côte. Les jeunes gens descendent et toujours liés poursuivent la route à pied sur environ quatre kilomètres. Nouvelle halte, mais dans un champ qu'un bois entoure sur trois côtés au lieu dit "Coat-PEMHOAT". A tour de rôle, chacun est appelé soumis à un bref interrogatoire d'identité et conduit sous escorte à l'autre extrémité du champ, ensuite un allemand revêtu d'un costume singulier leur met un rondin entre les mains maintenues ligotées. Toujours un par un les patriotes sont introduits dans le bois à un vingtaine de mètres de la lisière. Deux soldats tiennent la victime par le bras. Un troisième, armé d'un rondin, frappe de toutes ses forces sur la figure, le dos, les jambes du patient qui crie éperdument à faire pitié: Maman; Maman, Oh! assez! Souds à ces supplications, les bourreaux redoublent d'effort. La BASTONNADE se poursuit durant environ cinq minutes dans un ricanement féroce. A la sortie du bois, tous boitent lamentablement, tous ont la figure ensanglantée, les poignets meurtris par la corde qui leur pénètre profondément dans les chairs. Seul, l'un des onze est indemne, les mains libres il fume maintenant en compagnie des bourreaux de ses camarades.

Vers ce moment, arrive un homme du nom d'Emmanuel RUELLAN du CREHU. A son tour il est poussé à coups de crosse dans le bois et d'après son témoignage il est tenu par un allemand placé de chaque côté tandis qu'un troisième l'interroge: "Monsieur vous-êtes un terroriste".

Je ne sais pas se que vous voulez dire réplique DU CREHU, embarqué jusque là sans aucun motif : il était au village essayant de sauver du feu quelques lapins. Aussitôt un quatrième soldat, dont il ignorait la présence à ces côtés, se met à le frapper par derrière a grands coups de bâton. Mais endurci à la douleur Emmanuel ne bronche, pas un cri, pas une plainte. Une seconde fois on veut lui faire avouer qu'il est un terroriste "Nicht terroriste" répond-il en allemand cette fois. Battu à nouveau, il se raidit encore contre la souffrance et à chaque coup, répète malgré les menaces "Je ne suis pas un terroriste" tout en insultant ses agresseurs. Exaspérés par une telle endurance et quelque peu vaincus par son stoïcisme, les boches rageurs abandonnent leur victime, l'ayant finalement pris pour un aliéné.

Tous ses patriotes sont alors embarqués pêle-mêle dans une petite automobile et conduite à environ un kilomètre de là, tandis que la première entassée jeune fille interrogée, se voit lachement battue et que ses compagne

sont entassées dans un camion à l'endroit où se décide le sort des malheureux jeunes gens.

Là un officier accompagné du nommé Bob JULIET (qui comme on l'a dit plus haut, fumait un instant auparavant en compagnie des boches) opère un triage parmi les hommes. Ces cinq ci, dit JULIET, ne faisaient pas partie du groupe. Ces cinq, c'étaient le commis et les quatre autres embarqués en cours de route. Ceux-là sont joints au groupe des femmes et montent avec des dernières dans un camion. On les oblige à s'allonger pour ne pas être vus à la traversée de la ville. Enfermés à la prison du Castel-Rû à Carhaix, ils y passeront la nuit dans les sombres caves, à même les dalles, et seront relâchés le lendemain soir.

Le calvaire des patriotes martyrs de Carhaix va, dès lors, entrer dans sa phase la plus atroce, celle que les témoins oculaires n'oublieront jamais. Ils ne sont plus qu'à huit dans le camion bouché et couvert de branchages où on les a jetés comme du vulgaire bétail. Les mains liées derrière le dos, c'est à peine s'ils peuvent faire le moindre geste. Ils ne se doutent pas du sort qui leur est réservé. Le camion suit la route de Brest en direction de Carhaix. Des convois de charrettes passent sans fin. Va-t-on les fusiller ou par égard à leur jeune âge, les déporter dans un camp de concentration en Allemagne? Ils n'osent plus y croire: ils ont hélas compris que la barbarie allemande ne connaît pas de bornes. Mais alors ?

Brusquement la voiture s'est arrêtée en bas de la descente du moulin trois ou quatre boches en sont descendus tous eût le regard fixé sur le poteau électrique qui borde la route. Une réparation sur la ligne ? Non, car comment expliquer leurs gestes menaçants, accompagnés de railleries sinistres. La bête du véhicule est enlevée, comme ça vous voir camarades, ricane l'un d'eux. Sur la route, le convoi de charrettes a reçu l'ordre des immobiliser tous ces paysans vont être malgré eux spectateurs d'une tragédie sans nom.

Il est environ 21 heures deux boches sont montés dans le camion. Ils se saisissent du premier patriote qu'ils rencontrent. C'est LE DAIN, un jeune homme de 22 ans à peine. Houspillé avec une brutalité sauvage, il tombe sur la chaussée comme une masse inerte. Un allemand lui prend la tête à deux mains et la cogne à trois reprises contre les parois du camion.

Aucune plainte, pas un reproche de la part de la victime. Dans la voiture ses compagnons ont tristement baissés la tête sans mot dire. Plus d'espoir. Relevé à coups de baionnettes dans les reins, ils assistent à la préparation de son supplice. Un boche a détaché une échelle du camion et l'a appliquée contre le poteau. Il est monté portant à la main un câble électrique de haute tension qu'il mène à une extrémité à la console. L'autre bout de la corde un noeud coulant se balance dans le vide à trois mètres du sol. Le drame se précipite, à coups de botte, de crosse de fusils, de baionnettes, LE DAIN doit marcher jusqu'au petit talus qui se trouve juste au-dessous de la corde et y à grimper, puis un boche l'empoigne à bras le corps, le hisse, à la hauteur du noeud et lui passe au cou et brusquement lâche son emprise. Le corps tombe mais le noeud se défait et il dégringole dans la prairie jusqu'au bas du ravin profond de cinq à six mètres de qui cotoye la route en corniche? Un moment stupéfaits de cette situation imprévue, les boches au milieu de tout se sont esclaffés sur la route. LE DAIN a gémi en tombant dans la prairie, sa tête à porté sur un caillou en arête et il saigne abondamment. Mais les bourreaux n'ont aucune pitié. D'eux d'entre eux sont descendus et le saisissent par les épaules et les cheveux, le traînent, pantin désarticulé, à travers les ronces et les cailloux du remblai. Sur la route, le malheureux jeune homme s'affaissant sans connaissance. Durant deux ou trois minutes,

...../.....

Il git sur l'asphalte sans que personne ne s'en occupe. C'est un homme à demi mort que les allemands pendent à présent. Cette fois le câble a tenu. Avec un bruit mat, il s'est tendu sous le poids du corps. Une ou deux convulsions, puis plus rien. Le premier crime est consommé. Mais les boches ne d'en tiennent pas là, ils raillent encore le cadavre "Terroristes, nous corrects" le font balancer de la crosse de leur fusil et finalement lui accrochent un écriteau sur la poitrine avec cette inscription "Ainsi sera fait à quiconque tirera sur un membre de la Wehrmacht" Blêmes mais sans un mot les six autres ont vu l'exécution de leur camarade. Bientôt ce sera leur tour. Les larmes coulent aux joues d'un vieux paysan qui n'a plus le courage de regarder la lugubre scène.

Le camion est reparti tandis qu'ordre est donné aux paysans de défilent lentement devant le cadavre de façon à mieux voir l'écriteau. Voici l'entrée de CARHAIX. De nouveau le camion a stoppé face au café HARNAIS, 10 heures viennent de sonner à la Mairie? Des troupes S.S. passent en chantant Mme HARNAIS est entraîné de fermer ses volets. A l'arrivée du camion elle s'est retournée. Georges AUFFRET a sauté à terre et s'est réfugié auprès d'elle en proie à une crainte indicible. Oh Madame, ils vont me tuer "Il a les mains liées et par un geste instinctif a posé sa main droite dans celle de la dame qui absolument étrangère à ce qui se passe, en demeure complètement stupéfiée. Mais déjà un allemand a bousculé Georges AUFFRET "Madame, rentrez chez vous vite" le ton est sans réplique. Hâtivement Mme HARNAIS a refermé la porte sur elle, un moment elle reste écouter: elle entend très distinctement flageller le jeune homme à coups de câble électrique sur les jambes, mais elle n'a pas le courage d'assister plus avant la scène. En ce moment Mme LE ROUX attirée par le bruit, arrive à la grille de son jardin situé juste en face. Le tableau qu'elle aperçoit l'intrigue au plus haut point: un boche juché sur le toit est occupé à attacher un fil d'acier à la console électrique. Une échelle est placée contre le mur. Jusqu'à présent Mme LE ROUX n'a pas encore réalisé la situation. Mais soudain elle voit Georges AUFFRET au pied de l'échelle; deux allemands l'entourant, il monte seul, un soldat derrière lui.

Le câble est entouré par 4 fois autour de son cou. Mme LE ROUX a jeté un cri: Ils vont le pendre lorsqu'elle regarde à nouveau le corps se balance au bout de la corde. Les mains et les jambes ont deux ou trois gestes saccadés, puis se raidissent dans un dernier effort Georges AUFFRET a payé de sa vie son dévouement à la patrie. Il a 23 ans. Les soldats allemands chantent toujours, d'autres rient à gorge déployée. A deux reprises le chef du peloton salue le cadavre: Au revoir, lui dit-il. La rituelle pancarte est mise en place, tous sont remontés dans le camion dont le fardeau s'allège à chaque station. La nouvelle étape est très courte. C'est en pleine ville de Carhaix que la barbarie allemande a décidé que Marcel GOADEC allait mourir.

Il est à peine 10 1/2 lorsque le camion s'arrête devant le débit de tabac tenu par Mme POVIE, rue Fontaine Blanche Cette dernière est à sa fenêtre Elle assiste au début de la scène GOADEC saute du camion, mais tombe car il a les mains liées derrière le dos. Il est relévé à coups de crosse, ayant regardé dans la direction de Mme POVIE, il se voit administrer trois gifles de la part de la brute qui le surveille. Placé devant le mur, pendant pendant qu'un allemand apprête une corde, il n'a pas le droit de faire un mouvement sous peine de recevoir une grêle de coups de baïonnettes dans les côtes. De l'autre côté de la rue, une mitrailleuse braquée sur lui est parée à toute tentative de fuite.

Tout est prêt. L'officier lui fait signe de monter à l'échelle Marcel s'exécute, mais au troisième échelon il retombe sur le dos. L'allemand placé derrière lui le reçoit et le rejette en avant, l'ascension recommence, dramatique, tandis que les troupes de passages font cercle autour de la victime. La voici au haut de l'échelle. La corde fatale est enroulée à son cou. Arrivé à la minute suprême, le jeune homme ne bronche pas d'un coup de poing,...

.....
le corps tend le filin et le bourreau pour serrer le noeud appuie de toute ses forces sur la tête qui s'est penchée. Les bras se soulèvent une fois, puis retombant dans le dernier soubresaut de l'agonie. Les S.S. ont entonné un chant macabre coupé de railleries et d'insultes. C'est fini, Marcel GOADEC est mort, âgé seulement de 22 ans. Son corps est affreusement mutilé: tout le dos est couvert de larges plaies; deux phalanges de la main droite sont brisées, deux dents manquent à la machoire.

Mais la cruauté nazie n'est pas encore assouvie. A son tour Georges LE NAELOU: 22 ans va subir un martyr immérité, dans la petite bourgade du Moustoir. Le camion a freiné sur le Pont de Lost-an-Coat. Le jeune homme descend accompagné d'une trentaine d'allemands. Docilement il se laisse conduire au milieu de la prairie voisine. Là ordre est donné de ne pas bouger. Les allemands se sont repliés sur la route, à environ 25 mètres, une puis deux grenades sont aussitôt lancées dans la prairie; mais; sans doute à dessein aucun éclat n'a atteint LE NAELOU. En sera-t-il quitte pour une peur? Hélas déjà il peut voir un soldat ennemi grimper sur la console électrique du débit tenu par Mlle SIBERIL. Aucun doute n'est permis. Sans se débattre Georges s'est laissé emmener: il semble résigné. Deux boches l'emporte à bout de bras au haut de l'échelle. La minute d'après, l'officier lance un ordre bref: brutalement l'échelle se dérobe sous les pieds du jeune homme. Pendu lui aussi: deux à trois minutes plus tard, il a exhalé son dernier souffle aux yeux terrifiés de quelques passants attardés.

Vite car la nuit descend, l'automobile a repris la route. Ce n'est qu'à l'embranchement de la pie qu'elle s'arrêtera pour une nouvelle exécution celle de Marcel LE GOFF. Lui aussi a 22 ans. Il n'a qu'une seule parole de défense à l'adresse de ses bourreaux: "Je ne suis pas un terroriste"

Je n'ai jamais porté d'armes. Mais qu'importe les dénégations aux yeux de ces brutes qui ne respirent que sang et vengeance, Marcel LE GOFF n'aura même pas la consolation d'un regard ami avant de mourir. Mme CABOURET et son fils sont atterrés dans leur maison. Au dehors ils entendent des rires sauvages de la horde germanique, puis lorsque tout est fini, des interpellations grossières à l'adresse du supplicié "Comarade, descendez maintenant" lorsqu'une demi-heure plus tard, Mme CABOURET voudra enlever le corps, elle se heurtera à la rogne farouche de l'officier allemand: "Si vous avez le malheur de le descendre vous serez tous fusillés".

Le camion roule à présent dans la nuit. Il n'a plus que trois occupants, trois futurs martyrs, tous jeunes, mais qui sauront se montrer digne de leurs aînés. Rostrenen est la dernière étape pour deux d'entre eux. Vers deux heures du matin, les habitants ont entendu un bruit insolite, un chant macabre braillé par une soldatesque ivre: à l'aube, ils ont aperçu deux pendus Marcel BERNARD 19 ans, à l'entrée de la ville, accroché à un poteau électrique, la figure tournée au poteau. Louis BRIAND 18 ans, 100 mètres plus loin, sous le balcon d'un marchand de tissus. Ce dernier a un gros trou dans la nuque par où s'écoule encore quelques gouttes de sang noirâtre et visqueux.

Maintenant L'HOSTIS est seul, face à son lamentable destin. L'aube a paru devant lui, c'est toujours le ruban interminable de la route. Quel raffinement de cruauté lui réserve-t-on? Pourquoi ne l'a-t-on pas pendu à Plouguernevel ou à Gouarec. C'est le jeu du chat et de la souris, le supplice du doute dure un temps interminable. Tour à tour, CAUREL, Bon-Repos-Mur de Bretagne sont dépassés. Lafaim creuse son estomac...

Tout à coup, le camion a quitté la route nationale et s'est engagé dans la rue principale du bourg de St-Caradec. Place de la Mairie, il a stoppé à l'angle d'une maison qu'orne une console électrique. Mais laissons la parole à Mme RENOUARD Emile, tenancière d'un débit de tabac face à la potence improvisée.

C'était dans l'après-midi du vendredi 9 Juin aux environs de 4 heures Je revenais de mon jardin lorsqu'une dame m'accosta et me dit "Ne rentrez pas chez vous, il y a cinq officiers qui veulent forcer votre porte".

J'y allais cependant "Que désirez-vous Messieurs ? Madame, cigarettes ? Non Monsieur, nix cigarettes chez moi. Ils m'ont suivi dans la maison, Madame une échelle - Non plus Monsieur je n'en ai pas - Ou en trouverait-on une. Je n'en sais rien.

Ils sont partis en maugréant. Je voyais l'auto couverte de branchages à l'intérieur, un tout jeune homme, les deux mains liées devant la poitrine assis, tout seul sur un vieux pneu usé. Je m'approchai "Pauvre petit gars, tu as les mains liées. Oui Madame - Que vont-ils te faire ? Il ne m'a pas répondu. Il secouait la tête pour rejeter en arrière son abondante chevelure qui lui tombait dans les yeux. Les bourreaux sont alors arrivés avec une échelle et l'ont placé contre le mur sous la console. Le jeune homme les regardait faire sans pleurer. Moi je criais. Deux officiers l'ont fait descendre à terre, les mains toujours liées. Ils lui ont demandé quelque chose. Je n'ai pas compris. Lui n'a pas bronché. Par deux fois il a répondu "Non, non".

Ils l'ont obligé à monter à l'échelle, tout seul, droit comme un piquet. Là haut un allemand l'attendait. On lui a passé un fil électrique au cou : il ne bougeait toujours pas. Il était pâle à faire pitié, mais n'a pas jeté un cri, n'a pas eu une harpe. Le boche a serré de toutes ses forces: le petit gars riait affreusement. Puis il a pris un deuxième cable l'a attaché à celui du cou au dessous du menton, l'a passé entre les jambes du patient, et l'a noué au premier par la nuque. Par un geste inexplicable le bourreau a enlevé le lien qui entourait les mains du jeune homme. Il est descendu de l'échelle et l'a retirée d'un seul coup. Le corps est tombé dans le vide. Le pauvre supplicié a levé les mains par trois fois, et la troisième a poussé un long soupir, le dernier. Il est mort. Je demeurais hébétée sur la rue, ne pouvant même pas crier mon indignation devant de tels procédés. Les allemands riaient en insultant le cadavre, le secouaient par les pieds et chantaient comme des hommes ivres. J'étais écoeurée. Je suis rentrée précipitamment et je me suis enfermée à double tour dans ma chambre. Je ne connaissais pas le jeune homme, mais je pensais à ses malheureux parents. C'était plus fort que moi ! J'ai pleuré toute la nuit. Au matin, j'ai cru me réveiller en proie à un affreux cauchemar. Hélas ! le corps se balançait sur la place au bout de sa corde, une lugubre pancarte accrochée sur la poitrine. Ce jeune homme c'était François l'HOSTIS de Carhaix et il avait 19 ans". La rage allemande n'avait pas reculé devant un crime si monstrueux. En un seul jour, huit français avaient payé de leur vie un patriotisme que les nazis avaient décidé d'étouffer.

Les corps devaient rester 72 heures durant exposés en plein passage public. La peine de mort était réserver au Français trop humain qui se serait avisé de les décrocher avant l'expiration du délai. Seul Marcel GOADEC put bénéficier d'une faveur spéciale; il fut inhumé dès le surlendemain.

Devant une telle barbarie, tous les coeurs Français se révoltent. Ils crient la vengeance. Le numéro de l'unité allemande ayant perpétré ces crimes nous est connu. Il faut que la justice suive son cours. Il faut que soient punis d'un châtiment exemplaire ces officiers sans honneur, ces brutes revêtues de l'uniforme de soldat et surtout, ces déplorables Français membres de la Gestapo et miliciens, qui devant le corps mutilé de GOADEC avaient cette inimaginable réflexion "Moi, je vous assure que ça me manque".

Certifié conforme à l'original
A CARHAIX, le 2-11-1944
Le CAPITAINE TROMEUR
Commandant d'armes de la Place de
CARHAIX

XI REGION MILITAIRE

=====
SUBDIVISION DE
SAINT BRIEUC

=====
BUREAU DE LA
SECURITE MILITAIRE

=====
F° /SM

AS/AR

156

RAPPORT DETAILLE SUR DES ACTES D'ATROCITE COMMIS
PAR LES ALLEMANDS A CARHAIX

Le drame débute à LAMP RAT, petit hameau paisible de la commune de PLOUNEVEZEL, situé à environ 200 mètres de la route nationale CARHAIX CALLAC, Deux fermes gérées, l'une par M. FAILLERES, l'autre par M. MEVEL qui remplit les fonctions de maire

8 JUIN 1944, la matinée a été calme comme d'habitude. cependant les esprits sont tendus dans l'attente des événements avec le débarquement allié en Normandie va, sans aucune doute précipiter Mr MEVEL a quitté sa ferme de bonne heure : midi, il n'est pas rentré. Sa femme et ses deux filles s'apprêtent déjà à déjeuner. Mais soudain onze jeunes gens font irruption dans la maison. "Le Chef, dit l'un d'eux, nous envoie manger ici aujourd'hui" Ce sont des jeunes patriotes âgés presque tous de moins de 25 ans. Ils ont l'air harassé, les havresacs sont jetés pêle mêle sur le parquet et sans plus tarder le repas commence. La conversation s'anima. L'idée du danger ne les effleure même pas : dehors, aucune sentinelle pour donner l'éveil.

MIDI 20. Un bruit de camion sur la route. Le bruit s'intensifie rapidement. Pas de doute, le véhicule va venir au village: bohéms ou français ? La conversation est subitement tombée. Anxieux les jeunes gens écoutent, s'interrogent du regard. L'instant d'après la voiture a débouché en trombe dans la cour de la ferme. Elle s'immobilise face à la maison, Les boches : c'est la panique générale, bousculant chaises et tables tous les jeunes gens réussissent à se faufiler dans les recoins de la maison. Deux des jeunes gens réussissent à se faufiler dans un réduit attenant à la cuisine, agrippés des mains et des pieds aux parois de la cheminée. ils retiennent leur souffle et attendent le coeur battant.

Déjà unfeldwebell est sur le pas de la porte accompagné du secrétaire de Mairie : "Les Allemands viennent réquisitionner des charrettes pour transporter le matériel dans la direction de RENNES" mais remarquant l'attitude affolée des jeunes gens, l'allemand dégage son revolver "Haut les mains" leur crie t il. Toute résistance est inutile ; tous s'exécutent et c'est immédiatement la fouille, tandis que six boches mitrailleurs braqués gardent les abords de la ferme. Le premier fouille Eugene LEON, est trouvé porteur d'un chargeur de mitrailleuse. Il se croit perdu et essaie de fuir. Une rafale de mitrailleuse l'atteint à vingt mètres de la ferme. Il s'écroule sans un cri frappé à mort d'une balle explosible.

Les prétendus terroristes sont alors alignés face au mur les bras liés. Déshabillés un par un ils sont fouillés minutieusement, tandis que les éléments de renforts prévenus en toute hâte, débouchant de tous les côtés de la ferme, trainant la benne de la ferme voisine et une paysanne du voisinage qui était venue rendre compte du motif des coups de feu précédent comme les autres ces deux femmes sont alignées au mur. A ce moment Georges LE NAELOU eut une syncope qui eut le don de déchaîner un gros rire parmi la soldatesque allemande. Francois L'HOSTIS ayant jeté un coup d'oeil par dessus son épaule se voit administrer sans ménagement un grand coup de botte. Melle MEVEL Germaine elle même qui s'était reculée

...../.....

D'un pas pour mieux embrasser la scène est rudoyée et remise en place sous la menace d'un pistolet.

A présent tout le groupe est à demi nu en chemise et chemisette seulement. De l'autre bout de la cour bientôt arrive le commis de la ferme surpris dans son travail à une étable, est ramené de force bien qu'il tente d'expliquer à ses gardiens qu'il est prisonnier rapatrié. Dévêtu, il se voit obligé d'atteler un cheval en chemise. Déjà le pillage de la maison a commencé. Du petit réduit où il s'était réfugié surgit tout à coup Georges AUFFRET qui blotti dans la cheminée avec Jean MANACH et n'y pouvant plus tenir, se rend espérant malgré tout un geste de clémence, mais à peine a-t-il été aperçu que trois soldats se précipitent sur lui, le brutalisant et l'envoient rejoindre ses compagnons au piquet. Puis rendus méfiants, ils visitent à nouveau les bâtiments de la ferme. Par hasard personne ne se doute de la présence de Jean MANACH dans la cheminée.

Une demi-heure plus tard, la perquisition ou plutôt le pillage en règle de la ferme est terminé. La maison de Monsieur FAILLERES est également visitée. Les soldats se sont rassemblés dans la cour, ordre est donné aux jeunes gens de se rhabiller un par un. A certains, parmi lesquels Georges AUFFRET il est interdit de se chauffer. De plus, ce dernier se voit coiffé d'un vieux képi de lieutenant, visière en arrière, dans le but d'amuser les soldats. A ce moment des bottes de foin sont entassées dans la maison "Regardez" dit le sous-officier allemand, et il lance une grenade incendiaire par la fenêtre. Les flammes montent, la maison brûle. Le feu est allumé aux quatre coins du village, qui sera entièrement consumé. Avec un cynisme déconcertant, l'allemand invite ses victimes "à admirer le beau spectacle".

Les jeunes gens sont ensuite liés deux par deux, les mains derrière le dos une corde commune passant sous leurs bras les relie tous. Tout le monde y compris la famille MEVEL est entassée dans une charrette : ils y sont exactement vingt personnes. Le patron de la ferme voisine conduit à pied l'attelage qui s'ébranle escorté par la troupe en armes.

La route est encaissée. A chaque cahot les jeunes gens sont secoués : les cordes leur rentrent dans les poignets, mais aucun d'eux ne se plaint. Le premier kilomètre est franchi. Arrêt au bas de la côte. Les jeunes gens descendent et toujours liés poursuivent la route à pied sur environ quatre kilomètres. Nouvelle halte, mais dans un champ qu'un bois entoure sur trois côtés au lieu dit Coat Penhoat. A tout rôle, chacun est appelé, soumis à un bref interrogatoire d'identité et conduit sous escorte à l'autre extrémité du champ. Ensuite un allemand revêtu d'un costume singulier leur met un rondin entre les mains ligotées. Toujours un par un les patriotes sont introduits dans le bois à une vingtaine de mètres de la lisière. Deux soldats tiennent la victime par le bras. Un troisième, armé d'un rondin, frappe de toutes ses forces sur la figure, le dos, les jambes du patient qui crie éperdument à faire pitié : "Maman, Maman, Oh assez" Sourds à ces supplications, les bourreaux redoublent d'effort. La bastonnade se poursuit durant environ cinq minutes dans un ricanement féroce. A la sortie du bois, tous boitant lamentablement, tous ont la figure ensanglantée, les poignets meurtris par la corde qui leur pénètre profondément dans les chairs. Seul, l'un des onze est indemne, les mains libres, il fume maintenant en compagnie des bourreaux de ses camarades.

Vers ce moment, arrive un homme du nom d'Emmanuel RUELLAN du CREHU. A son tour il est poussé à coups de crosse dans le bois et d'après son témoignage il est tenu par un allemand placé de chaque côté tandis qu'un troisième

...../.....

l'interroge : "Monsieur vous êtes du terroriste".

"Je ne sais ce que vous voulez dire" réplique DU CREHU, embarqué jusque là sans aucun motif : il était au village essayant de sauver du feu quelques lapins. Aussifût un quatrieme soldat, dont il ignorait la présence à ses côtés, se met à le frapper par derriere à grand coups de bâton. Mais endurci à la douleur Emmanuel ne bronche. Pas un cri, pas une plainte. L'Allemand sort alors du bois et revient, porteur d'un gros gourdin nouveau. Une seconde fois on veut lui faire avouer qu'il est un terroriste "Nicht terroristen" répond il en allemand cette fois. Battu à nouveau, il se raidit encore contre la souffrance et à chaque fois, répète malgré les menaces "Je ne suis pas un terroriste" tout en insultant ses agrésseurs. Exaspérés par une telle endurance et quelque peu vaincus par son stoïcisme, les boches rageurs abandonnent leur victime, l'ayant finalement pris pour un aliéné.

Tous les patriotes sont alors embarqués pêle mêle dans une petite automobile et conduite à environ un kilometre de là, tandis que la premiere jeune fille interrogée, se voit lachement battue et que ses compagnes sont entassées dans un camion qui les amene à l'endroit ou se décide le sort des malheureux jeunes gens.

Là un officier accompagné du nommé Bob JULET (qui comme on l'a dit plus haut, fumait un instant auparavant en compagnie des boches) opere un triage parmi les hommes "Ces cinq ci, dit JULET, ne faisaient pas partie du groupe. Ces cinq c'étaient le commis et les quatre embarqués en cours de route. Ceux là sont joints au groupe des femmes et montent avec ces dernieres dans un camion. On les oblige à s'allonger pour ne pas être vus à la traversée de la ville. Enfermés à la prison du Castel Rû à CARHAIX, ils y passeront la nuit dans les sombres caves, à même les dalles et seront relâchés le lendemain soir.

Le calvaire des patriotes martyrs de CARHAIX va, des lors, entrer dans sa phase la plus atroce, celle que les temoins oculaires n'oublieront jamais. Ils ne sont plus qu'à huit dans le camion bûché et couvert de branchages ou on les a jetés comme du vulgaire bétail. Les mains liées derriere le dos, c'est à peine s'ils peuvent faire le moindre mouvement. Ils ne se doutent pas du sort qui leur est réservé. Le camion suit la route de BREST en direction de CARHAIX. Des convois de charrettes passent sans fin. Va t on les fusiller ou par égard à leur jeune âge, les déoster dans un camp de concentration en Allemagne ? Ils n'osent plus y croire : Ils ont hélas compris que la barbarie allemande ne connaît plus de bornes. Mais alors ?

Brusquement, la voiture s'est arrêtée en bas de la descente du Moulin, trois ou quatre boches en sont descendus tous ont le regard fixé sur le poteau électrique qui borde la route. Une réparation sur la ligne ? Non, car comment expliquer leurs gestes menaçants, accompagnés de railleries sinistres. La bâche du véhicule est enlevée, comme ça vous voir camarades, recane l'undes soldats. Sur la route le convoi de charrettes a reçu l'ordre de s'immobiliser tous les paysans vont être malgré eux, spectateurs d'une tragédie sans nom=

Il est environ 21 heures deux boches sont montés dans le camion. Ils se saisissent du premier patriote qu'ils rencontrent. C'est LE DAIN, un jeune homme de 22 ans à peine. Houspillé avec une brutalité sauvage, il tombe sur la chaussée comme une masse inerte. Un allemand lui prend la tête à deux mains et la cogne à trois reprises contre les parois du camion.

Aucune plainte, pas un reproche de la part de la victime. Dans la voiture

...../.....

...../.....

ses compagnons sont tristes et baissent la tête sans mot dire. Plus d'espoir Relevé à coups de baionnettes dans les reins, il assiste à la préparation de son supplice. Un boche a détaché une échelle du camion et l'a appliquée contre le poteau. Il est monté portant à la main un câble électrique de haute tension qu'il tene à une extrémité à la console. A l'autre bout de la corde un noeud coulant se balance dans le vide à trois metres du sol. Le drame se précipita. A coup de botte, de crosse de fusil, de baionnettes, DE DAIN doit marcher jusqu'au petit talus qui se trouve juste au dessous de la corde et y grimper. Puis un boche l'empoigne à bras le corps, le hisse à la hauteur du noeud le lui passe au cou et brusquement ~~il se précipite~~, lâche son emprise. Le corps tombe, mais le noeud se défait et il dégringole dans la prairie, jusqu'au bas du ravin profond de cinq à six metres qui cotoye la route en corniche. Un moment stupéfaits de cette situation imprévue, les boches au milieu de tout se sont escafflés sur la route. LE DAIN a gémi en tombant dans la prairie, sa tête a porté contre un caillou en a fêlé et il saigne abondamment. Mais les boureaux n'ont aucune pitié. Deux d'entre eux sont descendus et le saisissent par les cheveux et les épaules, le traînent, pantin désarticulé, à travers les ronces et les cailloux du remblai. Sur la route, le malheureux jeune homme s'affaisse sans connaissance. Durant deux ou trois minutes, il git sur l'asphalte sans qu'une personne ne s'en occupe. C'est un homme à demi mort que les allemands pendent à présent. Cette fois le câble a tenu. Avec un bruit mat, il s'est tendu sous le poids du corps, une ou deux convulsions, puis plus rien. Le premier crime est consommé.

Mais les boches ne s'entendent pas là. Ils raillent encore le cadavre "Erroristes, nous correctes", le font balancer de la crosse de leur fusil et finalement lui accrochent un écriteau sur la poitrine avec cette inscription "Ainsi sera fait à quiconque tirera sur un membre de la Wehrmacht. Blêmes, mais sans un mot, les six autres ont vu l'exécution de leur camarade. Bientôt ce sera leur tour. Les larmes coulent aux joues d'un vieux paysan qui n'a plus le courage de regarder la lugubre scene.

Le camion est reparti tandis qu'ordre est donné aux paysans de défiler lentement devant le cadavre de façon à mieux voir l'écriteau. Voici l'entrée de CARHAIX. De nouveau le camion a stoppé en face du café HARNAIS, 10 heures viennent de sonner à la Mairie. Des troupes S.S. passent en chantant, Mme HARNAIS est en train de fermer ses volets. A l'arrivée du camion, elle s'est retournée. Georges AUFFRET a sauté à terre, peids nus et s'est réfugié auprès d'elle en proie à une crainte indicible, "Oh Madame, ils vont me tuer" Il a les mains liées et par un geste instinctif a posé sa main droite dans celle de la dame qui absolument étrangère à ce qui se passe, en demeure complètement stupéfiée. Mais déjà un allemand a bousculé Georges AUFFRET "Madame, rentrez chez vous vite" Le ton est sans réplique. Hâtivement, Madame HARNAIS a refermé la porte sur elle. Un moment elle reste écouter : elle entend très distinctement flageller le jeune homme à coups de câble électrique sur les jambes, mais elle n'a pas le courage d'assister plus avant la scene. En ce moment Madame LEROUX attirée par le bruit, arrive à la grille de son jardin situé juste en face. Le tableau qu'elle aperçoit, l'intrigue au plus haut point : un boche juché sur le toit est occupé à attacher un fil d'acier à la console électrique. Une échelle placée contre le mur. Jusqu'à présent Madame LE ROUX n'a pas encore réalisé la situation. Mais soudain elle voit Georges AUFFRET au pied de l'échelle : deux allemands l'entourent, il monte seul, un soldat derriere lui.

Le câble est enroulé par quatre fois autour de son cou. Madame LE

...../.....

ROUX a jeté un cri : Ils vont le pendre, lorsqu'elle regarde à nouveau le corps se balance au bout de la corde. Les mains et les pieds ont deux ou trois gestes saccadés puis se raidissent dans un dernier effort. Georges AUFFRET a payé de sa vie, son dévouement à la patrie. Il a 23 ans. Les soldats allemands chantent toujours, d'autres rient à gorge déployée. A deux reprises le chef du peloton salue le cadavre : "Aurevoir, lui dit il. La rituel le pancarte est mise en place, tous sont remontés dans le camion dont le fardeau s'allège à chaque station. La nouvelle étape est très courte. C'est en pleine ville de CARHAIX que la barbarie allemande a décidé que Marcel GOADEC allait mourrir.

Il est à peine 10 heures $\frac{1}{2}$ lorsque le camion s'arrête devant le débit de tabac tenu par Mme POVIE, rue Fontaine Blanche, Cette dernière est à sa fenêtre. Elle assiste au début de la scène. GOADEC saute du camion, mais tombe car il a les mains liées derrière le dos. Il est relevé à coups de crosse, ayant regardé dans la direction de Mme POVIN, il se voit administrer trois gifles de la part de la brute qui le surveille. Placé face au mur, pendant qu'un allemand apprête une corde, il n'a pas le droit de faire un mouvement sous peine de recevoir une grêle de coups de baionnettes dans les côtes. De l'autre côté de la rue, une mitrailleuse braquée sur lui est parée à toute tentative de fuite.

Tout est prêt. L'officier lui fait signe de monter à l'échelle. Marcel s'exécute, mais au troisième échelon il retombe sur le dos. L'allemand placé derrière lui le reçoit et le rejette en avant. L'ascension recommence, dramatique tandis que les troupes de passage font cercle autour de la victime. Arrivé au haut de l'échelle, la corde fatale est enroulée à son cou. Arrivé à la minute suprême, le jeune homme ne bronche pas. D'un coup de poing dans la figure, un allemand l'a balancé de l'échelle. Le pied cogne le mur Le corps tend le filin et le bourreau pour serrer le noeud appuie de toutes ses forces sur la tête qui s'est penchée. Les bras ne soulèvent une fois, puis retombent dans le dernier soubresaut de l'agonie. Les S.S. ont entonné un chant macabre coupé de railleries et d'insultes. C'est fini, Marcel GOADEC est mort, âgé seulement de 22 ans. Son corps est affreusement mutilé : tout le dos est couvert de larges plaies : deux phalanges de la main droite sont brisées, deux dents manquent à la mâchoire.

Mais la cruauté nazie n'est pas encore assouvie, A son tour, Georges LE NAELOU : 22 ans va subir un martyr immérité, dans la petite bourgade du MOUS TOIR. Le camion a freiné sur le Pont de Lost an Coat. Le jeune homme descend accompagné d'une trentaine d'allemands. Docilement, il se laisse conduire au milieu de la prairie voisine. Là ordre est donné de ne pas bouger. Les allemands se sont repliés sur la route, à environ 25 mètres, un puis deux allemands se sont repliés sur la route, à environ 25 mètres, un puis deux grenades sont aussitôt lancées dans la prairie : mais, sans doute à dessein aucun éclat n'a atteint LE NAELOU. En sera-t-il quitte pour un peu ? Hélas, déjà il peut voir un soldat ennemi grimper sur la console électrique du débit tenu par Melle SIBERIL. Aucun doute n'est permis. Sans se débattre, Georges s'est laissé emmener : il semble résigné. Deux boches l'emportent à bout de bras au haut de l'échelle. La minute d'après, l'officier lance un ordre bref : brutalement l'échelle se dérobe sous les pieds du jeune homme. Pendu lui aussi : deux à trois minutes plus tard, il a exhalé son dernier souffle aux terribles fiées de quelques passants attardés.

Vite, car la nuit descend, l'automobile a repris la route. Ce n'est qu'à l'embranchement de la rue qu'elle s'arrêtera pour une nouvelle exécution

...../.....

exécution celle de Marcel LE GOFF. Lui aussi à 22 ans. Il n'a qu'une seule parole de défense à l'adresse de ses bourreaux : "Je ne suis pas un terroriste". Je n'ai jamais porté d'armes". Mais qu'importe les dénégations aux yeux de ces brutes qui ne respirent que sang et vengeance, Marcel LE GOFF n'aura même pas la consolation d'un regard avant de mourir. Mme CABOURET et son fils sont atterrés dans leur maison. Au dehors, ils entendent des rires sauvages de la horde germanique, puis lorsque tout est fini, des interpellations grotesques à l'adresse du supplicié : "Camarade, descendez, maintenant", lors qu'une demi heure plus tard, Madame CABOURET voudra enlever le corps, elle se heurtera à la rogne farouche de l'officier allemand : "Si vous avez le malheur de le descendre vous serez tous fusillés.

Le camion roule à présent dans la nuit. Il n'a plus que trois occupants, trois futurs martyrs, tout jeunes, mais qui seront se montrer digne de leurs aînés. ROSTRENEN est la dernière étape pour deux d'entre eux. Vers deux heures du matin, les habitants ont entendu un bruit insolite, un chant macabre braillé par une soldatesque ivre : à l'aube, ils ont aperçu deux pendus Marcel BERNARD 19 ans, à l'entrée de la ville, accroché à un poteau électrique, la figure tournée au poteau. Louis BRIAND 18 ans, 100 mètres plus loin, sous le balcon d'un marchand de tissus. Ce dernier a un gros trou dans la nuque par où s'écoulant encore quelques gouttes de sang noirâtre et visqueux.

Maintenant L'HOSTIS est seul, face à son lamentable destin. L'aube a paru devant lui, c'est toujours le ruban interminable de la route. Quel raffinement de cruauté lui réserve t on ? Pourquoi ne l'a t on pas pendu à PLOUGUERNEVEL ou à GOUAREC. C'est le jeu du chat et de la souris, le supplice du doute dure un temps interminable. Tour à tour, CAUREL, Bon Repos. MUR DE BRETAGNE, sont dépassés, la faim creuse son estomac.....

Tout à coup, le camion a quitté la route nationale et s'est engagé dans la rue principale du bourg de SAINT CARADEC. Place de la Mairie, il a stoppé à l'angle d'une maison qu'orne une console électrique. Mais laissons la parole à Mme RENOARD Emile, tenancière d'un débit de tabac face à la potence improvisée.

"C'était dans l'après midi du vendredi 9 Juin aux environs de 4 heures Je revenais de mon jardin lorsqu'une dame m'accosta et me dit "Ne rentrez pas chez vous, il y a cinq officiers qui veulent forcer votre porte." J'y allais cependant "Que désirez vous Messieurs ? Madame, cigarettes ? Non, Monsieur, nix cigarettes chez moi. Ils m'ont suivi dans la maison. Madame une échelle. Non plus Monsieur, je n'en ai pas. Ou en trouverait on une. Je n'en sais rien".

Ils sont partis en maugréant. Je voyais l'auto couverte de branchages à l'intérieurs, un tout jeune homme, les deux mains liées devant la poitrine, assis, tout seul un vieux pneu usé. Je m'approchai "Pauvre petit gars, tu as les mains liées. Oui, Madame. Que vont ils te faire ? Il ne m'a pas répondu. Il secouait la tête pour rejeter en arrière son abondante chevelure qui lui tombait sur les yeux. Les bourreaux sont alors arrivés avec une échelle et l'ont placé contre le mur sous la console. Le jeune homme les regardait faire sans pleurer. Moi je criais. Deux officiers l'ont fait descendre à terre, les mains toujours liées. Ils lui ont demandé quelque chose. Je n'ai pas compris. Lui n'a pas bronché. Par deux fois, il a répondu "Non, non".

Ils l'ont obligé à monter à l'échelle, tout seul, droit comme un piquet

...../.....

Là haut un allemand l'attendait, On lui a passé un fil électrique au cou: il ne bougeait toujours pas. Il était pâle à faire pitié, mais pas jeté un soupir, n'a pas eu une larme. La boche a serré de toutes ses forces: le petit gars raflait affreusement. Puis il a pris un deuxième cable l'a attaché à celui du cou au dessous du menton, l'a passé entre les jambes du patient, et l'a noué au premier par la nuque. Par un geste inexplicable, le bourreau a enlevé le lien qui entourait les mains du jeune homme. Il est descendu de l'échelle et l'a retirée d'un seul cou. Le corps est tombé dans le vide. Le pauvre supplicié a levé les mains par trois fois, et à la troisième a poussé un long soupir, le dernier. Il est mort. Je demeurais hébétée sur la rue, ne pouvant même pas crier mon indignation devant de tels procédés. Les allemands riaient en insultant le cadavre, le secouaient par les pieds et chantaient comme des hommes ivres. J'étais écoeurée. Je suis rentrée précipitamment et je me suis enfermée à double tour dans ma chambre. Je ne connaissais pas le jeune homme, mais je pensais à ses malheureux parents. C'était plus fort que moi? J'ai pleuré toute la nuit. Au matin, j'ai cru me réveiller en proie à un affreux cauchemar. Hélas! le corps se balançait sur la place au bout de sa corde, une lugubre pancarte accrochée sur la poitrine. Ce jeune homme c'était François L'HOSTIS de CARHAIX et il avait 19 ans". La rage allemande n'avait pas reculé devant un crime si monstrueux. En un seul jour, huit Français avaient payés de leur vie un patriotisme que les nazis avaient décidé d'étouffer.

Les corps devaient rester 72 heures durant exposés en plein passage public. La peine de mort était réservée au Français trop humain qui se seraient avisés de les décrocher avant l'expiration du délai. Seul Marcel GOADEC put bénéficier d'une faveur spéciale; il fut inhumé dès le surlendemain.

Devant une telle barbarie, tous les cœurs Français se révoltent. Ils crient la vengeance. Le numéro de l'unité allemande ayant perpétré ces crimes nous est connu. Il faut que la justice suive son cours. Il faut que soient punis d'un châtiment exemplaire ces officiers dans honneur, ces ~~lunx~~ brutes revêtues de l'uniforme de soldat et surtout, ces déplorables Français, membres de la Gestapo et miliciens, qui devant le corps mutilé de GOADEC avec cette imaginable réflexion "Moi, je vous assure que ça me manque".

Certifié conforme à l'original :

A CARHAIX, le 2/11/144

LE CAPITAINE TROMEUR

Commandant d'armes de la Place de CARHAIX.